

LE CRIQUET DE FER

[...] Je tombai à terre à plusieurs reprises. Des corps et des pieds me cognèrent pendant que je luttais pour sortir de la marée humaine et quand j'arrivai à la maison mon visage n'avait plus rien de l'enfance et n'était plus que poussière.

Ce fut le début de la violence, cher ami, un début qui se prolongea, deux semaines durant, dans une petite ville située près des monts Taurus, le début d'une violente fête officielle. Nous devons applaudir sans cesse, à l'intérieur des salles de classe et à l'extérieur. Nous devons décorer les murs maintes et maintes fois, à toute occasion, et dessiner sur nos visages un sourire de circonstance sans rapport avec nos sentiments.

La violence de la joie officielle excédait les forces d'un enfant du commun. Je devais pourtant la supporter, adopter une attitude de soumission écrasante et devenir à mon tour violent, d'une violence qui excédait les forces d'un enfant...

Ce fut le début de la violence, cher ami, un début qui me poussa à voler à l'école des craies de couleur pour noircir les carrés du mur de pierre, dans le jardin public, des lettres de mon nom et des initiales de la marque de mon crayon : « H.B. » Premiers signes de ma révolte contre la bienséance, la conduite des gens comme il faut, respectueux de la propriété publique. Mais la violence que je ne croyais appartenir qu'à moi s'était faufilée dans notre maison depuis la visite violente du président. Et elle se mit à enfler, progressivement, parmi les onze membres de notre famille.

Cher ami, la cour de notre maison, une cour extrêmement vaste entourée d'un haut mur, s'ouvrait petit à petit à une sauvagerie dont elle n'était pas coutumière. Les visiteurs, inconnus ou familiers, qui venaient et partaient à tout propos se raréfiaient jour après jour à mesure que diminuaient nos biens. Mon père devenait de plus en plus sombre et sa tête s'inclinait un peu plus avec le temps. Il était la proie d'une violence muette qui ne cessait de croître et qu'il ne laissait exploser que dans les marchés de la ville, là où s'affrontaient les commerçants déprimés au cours des enchères sur les grains, quand plus de cent mains munies de crocs métalliques s'élevaient et s'abattaient, quand les chairs dénudées s'abattaient.

Ce fut le début de la joie officielle et violente, et celui de la pauvreté populaire et violente. Cela sortit de l'école, gagna le marché puis la maison, pour ne plus la quitter.

[...] Le père de Bayram avait marié son fils à une fille du même âge : tous deux avaient quatorze ans. Puis il remua ciel et terre avec force tambours et flûtes afin que le monde entier fût témoin de l'accomplissement de la virilité de son fils. Et l'une des sept nuits du carnaval, il le poussa dans la pièce où les femmes avaient préparé la mariée et il attendit avec les autres la sortie du garçon qui brandirait la bannière de sa victoire sur l'hymen de la grâce éternelle.

L'attente du père se prolongea jusqu'au matin. À ce moment, les femmes, inquiètes, forcèrent l'alcôve des deux mariés. Elles se précipitèrent sur la fille afin de l'examiner et la trouvèrent en l'état où elle était entrée, trésor toujours scellé. Elles ululèrent et le garçon trembla. Elles le traînèrent par les cheveux en criant : « *Impuissant !* » Le garçon se dégagea et s'enfuit, poursuivi par les enfants qui braillaient et par ceux qu'il avait humiliés et qui, de honte, se déroberent aux regards pendant plusieurs jours.

Et nous avons ri, nous les enfants, nous avons ri du garçon déconfit et nous nous sommes joints à ses poursuivants. Nous déclarions ainsi, sans raison, notre inimitié. Nous avons enfin trouvé qui punir sans peur d'être châtiés. Nous saisissions des pierres rugueuses, nous saisissions du sable à pleines poignées et nous les lui lancions à la tête. Nous nous acharnions dans une vengeance sans motif. Nous nous acharnions à dévoiler notre haine de l'être, de tout être, et quand nous nous lassâmes de le poursuivre plus avant, nous lui jetâmes des insultes amères et revînmes sur nos pas pour surprendre un murmure étrange : « *N'ont-ils pas appris à ce chien à faire ça avec la main si sa virilité le trahissait ?... Honte à eux !* »

« *Avec la main ?* » Nous retournions la phrase dans nos têtes sans y trouver de sens. La main était faite pour manger, pour frapper, pour voler et pour jouer aux billes, rien de plus ! Mais les grands faisaient avec leurs mains des choses que nous ne soupçonnions pas.

Salim Barakat

Le criquet de fer est paru en 1993 aux éditions **Actes Sud**, Arles.

Nous remercions l'auteur et l'éditeur de nous avoir gentiment autorisés à publier ces extraits.